

de grandeur colossale, ayant l'aspic enroulé autour du bras et s'endormant du sommeil de la mort; Niobé, couvrant de son manteau sa plus jeune fille contre les flèches d'Apollon; quelques gladiateurs, un génie endormi dans ses ailes, des philosophes assis ou debout. Ce sont des ouvrages qui pourront être pendant des milliers d'années les délices et les modèles du monde, sans que la réflexion épuise jamais le mérite de l'artiste.

Beaucoup de bustes remarquables m'ont transporté dans ces beaux temps antiques. Seulement je sens avec regret combien je suis arriéré dans ces connaissances. Mais je ferai des progrès; je sais du moins le chemin: Palladio me l'a aussi ouvert, comme pour tous les arts et la vie. Ces paroles sembleront peut-être un peu étranges, cependant elles sont moins paradoxales que ce qu'on rapporte de Jacques Bœhme, qu'à la vue d'un plat d'étain, il fut éclairé sur l'univers par l'illumination de Jupiter. On voit aussi dans cette collection un morceau de l'entablement du temple d'Antonin et Faustine à Rome. Ce magnifique modèle d'architecture m'a rappelé le chapiteau du Panthéon que j'avais vu à Manheim. C'est autre chose que nos saints grimaçants, empilés par étages sur de petites consoles; autre chose que nos enjolivements gothiques, nos colonnes en tuyaux de pipe, nos tourelles pointues et nos saillies fleuronées; tout cela, j'en suis, Dieu merci, délivré pour jamais.

Je mentionnerai encore quelques ouvrages de statuaire, que j'ai vus ces derniers jours, à la dérobée seulement, mais avec étonnement et admiration: deux énormes lions de marbre blanc devant la porte de l'arsenal. L'un est assis et se dresse, appuyé sur les pattes de devant; l'autre est couché; magnifique contraste, d'une variété vivante. Ils sont si grands, qu'ils rendent tout petit autour d'eux, et qu'on serait anéanti soi-même, si les objets sublimes ne nous élevaient pas avec eux. Ces lions doivent être des meilleurs temps de l'art grec, et ils furent amenés ici du Pirée dans les beaux jours de la république. C'est aussi d'Athènes que vient une couple de bas-reliefs enchâssés dans l'église de Sainte-Justine, victorieuse des Turcs: malheureusement ils sont mis un peu dans l'ombre par des stalles. Le sacristain me les fit remarquer, parce que, selon la tradition, le Titien peignit d'après ces modèles les anges, d'une

admirable beauté, qu'on voit dans son Martyre de saint Pierre. Ce sont des génies qui se traînent avec les attributs des dieux. Ils sont en effet d'une beauté qui surpasse toute idée.

Ensuite j'ai observé avec un sentiment tout particulier, dans la cour d'un palais, la statue colossale et nue de Marcus Agrippa. Un dauphin, qui se dresse à son côté, annonce un illustre marin. Quand il est représenté avec ce caractère héroïque, l'homme est semblable aux dieux.

J'ai vu de près les chevaux de l'église de Saint-Marc. De bas en haut, on remarque aisément qu'ils sont tachetés, qu'ils sont en partie d'une belle couleur jaune, d'un éclat métallique, en partie vert de cuivre. De près, on voit et l'on apprend qu'ils étaient complètement dorés; on voit qu'ils sont partout couverts de raies, parce que les barbares ne voulurent pas enlever l'or avec la lime mais avec le couteau. Passe pour cela: la forme du moins est restée. Quel magnifique attelage! Je voudrais entendre sur cette œuvre un bon connaisseur en chevaux. Ce qui me semble étrange, c'est que, de près, ils paraissent lourds, et, de la place, légers comme des cerfs.

Ce matin, mon ange gardien m'a mené au Lido, langue de terre qui ferme les lagunes et les sépare de la mer. Nous avons débarqué, et nous avons traversé cette barrière. J'entendais un grand bruit: c'était la mer, et je la vis bientôt. Elle s'élançait contre le rivage en même temps qu'elle se retirait: c'était le milieu du reflux. J'ai donc vu la mer de mes yeux, et je l'ai suivie sur la belle plage qu'elle abandonne en se retirant. J'aurais bien voulu avoir les enfants à mes côtés, à cause des coquillages. Moi-même, comme un enfant, j'en ai ramassé une provision. Cependant j'ai mon dessein: je voudrais sécher un peu de la liqueur du calmar, qui s'écoule ici en si grande abondance.

Sur le Lido, non loin de la mer, est le cimetière des Anglais, et, plus loin, celui des juifs, ni les uns ni les autres ne pouvant reposer en terre bénite. J'ai trouvé le tombeau du noble consul Smith et celui de sa première femme. C'est à lui que je dois mon Palladio, et je lui en ai rendu grâce sur sa tombe profane. Et non-seulement elle est profane, mais elle est à moitié ensevelie. Le Lido n'est qu'une simple dune; le sable y est amené

par la mer, poussé çà et là, entassé, amoncelé par le vent. Dans peu de temps, on aura de la peine à retrouver ce monument, qui est pourtant assez élevé.

La mer est un grand spectacle. Je veux y faire une promenade en canot. Les gondoles ne s'y hasardent pas.

J'ai trouvé aussi au bord de la mer diverses plantes dont le caractère semblable m'a fait mieux connaître les qualités : elles sont à la fois vigoureuses et rudes, succulentes et tenaces. Il est manifeste que l'ancienne salure du sol et, plus encore, l'atmosphère saline leur donnent ces qualités. Elles sont pleines de suc, comme les plantes aquatiques; elles sont grasses et tenaces, comme les plantes de montagnes; quand les extrémités de leurs feuilles ont de la tendance à se former en épines, comme les chardons, elles sont extrêmement fortes et pointues. J'ai trouvé un de ces bouquets de feuilles. Il me semblait voir notre innocent tussilage, mais pourvu d'armes aiguës, la feuille comme du cuir, les capsules même, les pédoncules, tout, vigoureux et gras. J'emporte des graines et des feuilles (*eryngium maritimum*).

Le marché au poisson, avec ses innombrables produits maritimes, m'intéresse beaucoup. J'y passe souvent, et j'observe les malheureux habitants de la mer qui se sont laissé prendre.

Venise, 9 octobre 1786.

Excellente journée, du matin au soir ! J'ai passé jusqu'à Palestrine vis-à-vis de Chiozza, où sont les grandes constructions nommées *murazzi*, que la république fait élever contre la mer. Elles sont de pierre taillée, et doivent proprement protéger contre ce sauvage élément la longue pointe du Lido, qui sépare les lagunes de la mer. Les lagunes sont un antique ouvrage de la nature. Le flux et le reflux luttant avec la terre, puis l'abaissement successif des eaux primitives ont eu pour effet, qu'à l'extrémité supérieure de l'Adriatique, il se trouve une étendue considérable de marais qui, visités par le flux, sont abandonnés en partie par le reflux. L'art s'est emparé des points les plus élevés, et c'est ainsi que s'est formée Venise, de cent îles groupées ensemble et entourées de cent et cent autres. En même temps, avec des efforts et des dépenses incroyables, on a creusé dans le marais de profonds canaux, afin de pouvoir, même

quand la marée est basse, aborder aux points principaux avec des bâtiments de guerre. Ce que le génie et le travail de l'homme ont inventé et accompli jadis, le travail et la prudence doivent le maintenir. On ne peut entrer par le Lido qu'à deux endroits, savoir près du château et, à l'extrémité opposée, près de Chiozza. Le flux entre deux fois par jour, et le reflux retire deux fois les eaux, toujours par le même chemin et dans les mêmes directions. Le flux couvre les parties intérieures, marécageuses, et laisse, sinon à sec, du moins visibles, les plus élevées.

Il en serait tout autrement, si la mer se cherchait de nouveaux chemins, attaquait la langue de terre, et si les marées entraient et sortaient au hasard. Non-seulement les petites villes établies sur le Lido, Palestrine, Saint-Pierre et d'autres devraient périr, mais les canaux de communication seraient comblés, et, l'eau confondant tout, le Lido serait changé en îles, et les îles qui maintenant sont derrière deviendraient des langues de terre. Pour obvier à cela, les Vénitiens doivent défendre le Lido de tout leur pouvoir, afin que l'aveugle élément ne puisse attaquer et bouleverser ce que les hommes ont pris en leur possession, à quoi ils ont donné une direction et une forme pour un but déterminé.

C'est surtout dans les cas extraordinaires, quand la mer s'élève outre mesure, qu'il est bon qu'elle ne puisse entrer que par deux endroits et que le reste demeure fermé, car elle ne peut pénétrer avec une très-grande violence, et, en quelques heures, elle doit se soumettre à la loi du reflux et diminuer sa fureur. Du reste Venise n'a rien à craindre : la lenteur avec laquelle la mer se retire garantit à la ville des milliers d'années, et, par un sage entretien des canaux, elle saura se maintenir en possession.

Si l'on tenait seulement la ville plus propre, ce qui est aussi nécessaire que facile, et réellement de très-grande conséquence dans la suite des siècles ! Il est défendu, il est vrai, sous des peines sévères, de rien verser dans les canaux ni d'y jeter les balayures; mais il n'est pas interdit à une averse subite de remuer toutes les immondices poussées dans les coins et de les entraîner dans les canaux, et, ce qui est pire encore, dans les égouts réservés à l'écoulement de l'eau, et de les obstruer telle-

ment que les places principales sont menacées de se trouver sous l'eau. J'ai vu même obstrués et pleins d'eau quelques égouts de la petite place Saint-Marc, qui sont très-soigneusement établis, comme ceux de la grande. Quand il survient un jour de pluie, c'est une boue insupportable; tout le monde jure et tempête; on salit, en montant et descendant les ponts, les manteaux et les *tabarri*, que l'on traîne ici toute l'année; et, comme tout le monde court en bas et en souliers, on s'éclabousse et l'on est furieux, car ce n'est pas d'une boue ordinaire, mais corrosive, qu'on est sali. Le temps redevient beau, et nul ne songe à la propreté. On a raison de le dire : le public se plaint toujours d'être mal servi, et il ne sait pas entreprendre de se faire mieux servir. Ici, que le souverain le veuille, et tout sera bientôt fait.

Je suis monté ce soir à la tour de Saint-Marc, parce que, ayant vu d'en haut dernièrement les lagunes dans leur magnificence à la marée montante, j'ai voulu les voir dans leur abaissement pendant le reflux, et il est nécessaire d'unir ces deux images pour se faire une juste idée. On trouve étrange de voir la terre paraître de tous côtés, là où s'étendait auparavant une plaine liquide. Les îles ne sont plus des îles, mais seulement les places plus hautes et cultivées d'un grand marais verdâtre, coupé par de beaux canaux. La partie marécageuse est couverte de plantes aquatiques, ce qui doit aussi l'élever peu à peu, quoique le flux et le reflux tiraillent et ravagent sans cesse, et ne laissent à la végétation aucun repos.

J'en reviens à la mer. J'y ai vu aujourd'hui le manège des doris, des patelles, des crabes, et j'y ai pris beaucoup de plaisir. Qu'un être vivant est une chose précieuse et magnifique ! comme il est approprié à son état ! comme il est vrai ! comme il existe ! Combien ne me sont pas utiles mes petites études d'histoire naturelle ! Quel plaisir je goûte à les continuer ! Mais, ces choses pouvant se communiquer, je ne veux pas agacer mes amis avec de simples exclamations. Les constructions élevées pour arrêter la mer consistent d'abord en quelques marches rapides; puis vient un espace uni, qui s'élève doucement, puis une marche encore, et, he nouveau, un espace pareil au premier, enfin un mur dont le couronnement surplombe. La marée monte ces degrés et ces espaces, et, dans les

cas extraordinaires, elle se brise en haut contre le mur et la saillie. La mer est suivie de ses habitants, de petits coquillages comestibles, de patelles univalves, de tout ce qui peut se mouvoir, et principalement les crabes. Mais à peine ces animaux ont-ils pris possession des murailles polies, que la mer se retire, cédant et regonflant, comme elle est venue. La fourmière ne sait pas d'abord où elle en est; elle espère toujours que le flot salé reviendra; mais il fait défaut, le soleil pique et sèche promptement : alors la retraite commence. A cette occasion, les crabes cherchent leur proie. On ne peut rien voir de plus comique et de plus bizarre que les gestes de ces créatures, composées d'un corps rond et de deux longues pinces, car leurs autres pieds d'araignée ne sont pas remarquables. Ils s'avancent gravement comme sur des bras en forme d'échasses, et aussitôt qu'une patelle, sous son bouclier, bouge de sa place, ils lui courent sus, pour glisser leur pince dans l'étroit espace entre la valve et le sol, renverser le toit et dévorer le mollusque. La patelle chemine doucement; mais, aussitôt qu'elle aperçoit l'approche de l'ennemi, elle se colle ferme à la pierre. Le crabe se démène autour du petit toit avec une adresse et une malice amusante, mais la force lui manque pour vaincre le muscle puissant du mollusque : il renonce à cette proie, il court à une autre, qui chemine, et la première poursuit sa marche doucement. Je n'ai jamais vu un crabe parvenir à son but, quoique j'aie observé durant des heures la retraite de cette fourmière, se glissant en bas des deux esplanades et les marches qui les séparent.

Venise, 10 octobre 1786.

Je puis dire enfin que j'ai vu une comédie ! On jouait aujourd'hui au théâtre Saint-Luc le *Baruffe Chiozzotte*, c'est-à-dire les *Chamailis de Chiozza*. Les personnages sont tous des marins, habitants de l'endroit, leurs femmes, leurs sœurs et leurs filles. Les crialleries ordinaires de ces gens, dans la joie ou la colère, leurs querelles, leurs vivacités, leur bonhomie, les platitudes, l'esprit, la gaieté, les libres manières, tout est rendu parfaitement. La pièce est encore de Goldoni : et comme j'avais été la veille dans cet endroit, que les manières et le langage des marins et des gens du port étaient encore présents

à mes yeux et à mes oreilles, cette imitation m'a fait un très-grand plaisir. Mainte allusion m'a sans doute échappé, mais j'ai fort bien suivi l'ensemble.

Voici le plan de la pièce. Les femmes de Chiozza sont assises devant leurs maisons, occupées à filer, à tricoter, à coudre, à tourner le fuseau comme à l'ordinaire. Un jeune homme passe, et il salue une d'entre elles plus gracieusement que les autres. Aussitôt commencent les coups de langue. On ne garde point de mesure, on s'anime, on va jusqu'à la moquerie, puis aux reproches; une grossièreté surpasse l'autre; une voisine d'humeur vive proclame la vérité. Alors les injures, les outrages, les cris, sont déchaînés; les offenses positives ne manquent pas, en sorte que la justice est contrainte d'intervenir. Au second acte, on se trouve dans la salle de justice. Le greffier, en l'absence du podestat, qui, étant noble, ne pouvait figurer sur la scène, fait citer les femmes une à une. La chose est délicate, parce qu'il est lui-même amoureux de la première; et, très-heureux de pouvoir l'entretenir tête à tête, au lieu de l'interroger, il lui fait une déclaration d'amour. Une autre, qui est amoureuse du secrétaire, entre précipitamment, poussée par la jalousie; l'amant de la première accourt aussi, la tête échauffée; les autres le suivent; on s'accable de nouveaux reproches et le diable est déchaîné dans la salle de justice, comme auparavant sur la place du port. Au troisième acte, le badinage est plus vif encore, et tout finit, que bien que mal, par une conclusion précipitée.

Cependant la plus heureuse pensée est exprimée dans un caractère que je vais esquisser. Un vieux marin, dont les membres, et particulièrement l'organe de la parole, se sont engourdis par la vie dure qu'il a menée dès sa jeunesse, figure, comme en contraste, avec cette population mobile, bavarde et criailleuse: il débute toujours par un mouvement des lèvres, et en s'aidant des mains et des bras, jusqu'à ce qu'enfin il parvienne à balbutier sa pensée. Mais, comme ce ne peut jamais être qu'en phrases courtes, il s'est accoutumé à un sérieux laconique, en sorte que tout ce qu'il dit paraît proverbial et sentencieux, et tient à merveille en équilibre les emportements et les passions des autres personnages.

Je n'ai jamais vu de joie pareille à celle que le peuple a fait éclater, quand il s'est vu représenté si naturellement. Les rires et les transports de joie n'ont pas cessé du commencement à la fin. Il faut convenir aussi que les acteurs faisaient merveilles. Selon la nature des caractères, ils s'étaient partagé les différentes intonations ordinaires parmi le peuple. L'actrice principale était charmante, beaucoup mieux que l'autre jour avec son costume et sa passion héroïques. Toutes les femmes, et particulièrement celle-ci, imitaient à ravir la voix, les gestes et les manières du peuple. L'auteur mérite de grands éloges pour avoir su faire de rien le plus agréable passe-temps. Mais cela n'est possible qu'à l'écrivain national s'adressant à un public de joyeuse humeur. Cette pièce est d'ailleurs écrite par une plume exercée.

De la troupe Sacchi, pour laquelle Gozzi travaillait, et qui d'ailleurs est dispersée, j'ai vu la Smeraldina, épaisse, petite figure, pleine de vie, de finesse et de bonne humeur. Avec elle, j'ai vu Brighetta. C'est un homme maigre, bien tourné, excellent comédien, surtout pour l'expression du visage et le geste. Ces masques, qui nous semblent presque des momies, parce qu'ils n'ont pour nous aucune vie, aucune signification, font ici merveilles, comme productions indigènes. Les âges, les caractères et les états remarquables se sont incorporés dans des habits étranges, et, quand on va et vient soi-même la plus grande partie de l'année avec un masque, on trouve fort naturel de voir paraître sur la scène des visages noirs.

Venise, 11 octobre 1786.

Et comme enfin la solitude n'est guère possible au milieu d'une si grande masse d'hommes, j'ai rencontré un vieux Français qui ne sait pas un mot d'italien, qui se sent trahi et vendu, et qui, avec toutes ses lettres de recommandation, ne sait trop où il en est. C'est un homme de condition, de très-bonnes manières, mais incapable de sortir de lui-même. Il doit approcher de la soixantaine et il a laissé à la maison un fils de sept ans, dont il attend des nouvelles avec anxiété. Je lui ai rendu quelques services. Il parcourut l'Italie à son aise, mais vite, pour l'avoir vue, et il n'est pas fâché de s'instruire, en passant, au-

tant que possible. Je lui ai donné divers renseignements. Comme je lui parlais de Venise, il m'a demandé depuis combien de temps j'étais ici. Lorsqu'il a su que j'y étais depuis quinze jours seulement et pour la première fois : « Il paraît, m'a-t-il dit, que vous n'avez pas perdu votre temps. » C'est le premier témoignage de bonne conduite que je peux produire. Il est ici depuis une semaine et il part demain. C'est pour moi une heureuse circonstance d'avoir vu en pays étranger un Versaillais incarné. Et voilà un voyageur ! J'observais avec étonnement comme on peut voyager sans rien apercevoir hors de soi. Et c'est, dans son genre, un brave homme, qui a de l'instruction et du mérite.

Venise, 12 octobre 1786.

On a donné hier à Saint-Luc une pièce nouvelle, *l'Inglicismo in Italia*. Comme il y a beaucoup d'Anglais en Italie, il est naturel qu'on observe leurs mœurs, et j'espérais apprendre comment les Italiens jugent ces hôtes riches et bienvenus ; mais j'ai été déçu dans mon attente. Quelques bonnes scènes folles, comme toujours, et tout le reste trop grave et trop sérieux, sans offrir d'ailleurs aucune trace du caractère anglais ; les moralités italiennes accoutumées, et encore, appliquées aux choses les plus communes. Aussi la pièce n'a-t-elle pas été goûtée ; elle a failli même être sifflée. Les acteurs ne se sentaient pas dans leur élément ; ils n'étaient pas sur la place de Chiozza. Comme c'est la dernière pièce que je verrai ici, il semble que mon enthousiasme pour la représentation nationale d'avant-hier devait être encore augmenté par le contraste.

Après avoir, pour conclure, parcouru mon journal, et inséré les petites observations consignées dans mes tablettes, je dois enregistrer les actes, et les expédier à mes amis pour qu'ils les jugent. Je trouve déjà dans ces pages plus d'une chose que je pourrais mieux déterminer, étendre, corriger, mais il vaut mieux qu'elles subsistent comme témoignage de la première impression, qui, ne fût-elle pas toujours vraie, nous reste toujours précieuse et chère. Si je pouvais seulement faire passer à mes amis un souffle de cette facile existence ! Oui, *l'Oltromontano* se présente à l'Italien comme une image obscure ; et moi aussi, je vois maintenant dans un jour sombre ce qui est au delà des

Alpes ; mais des figures amies me sourient toujours du sein de ces brouillards. C'est pour le climat seulement que je serais tenté de préférer ces contrées aux nôtres, car la naissance et l'habitude sont de puissantes chaînes. Je ne voudrais pas vivre ici, non plus qu'en aucun lieu où je serais inoccupé. Maintenant la nouveauté me donne beaucoup à faire. L'architecture sort du tombeau, comme un génie antique : elle m'ordonne d'étudier ses leçons, comme les règles d'une langue morte, non pour les appliquer ou pour y goûter une joie vivante, mais seulement pour honorer, dans le secret de mon cœur, l'existence vénérable et pour jamais éteinte des âges passés. Comme Palladio rapporte tout à Vitruve, je me suis aussi procuré l'édition de Galiani : mais cet in-folio pèse dans mon bagage comme l'étude que j'en fais pèse dans mon cerveau. Par ses discours et ses ouvrages, par sa manière de penser et de produire, Palladio m'a déjà fait sentir et m'a interprété Vitruve mieux que la traduction italienne ne peut le faire. Vitruve n'est pas d'une lecture facile ; le livre, en soi, est d'un style obscur, et il exige une étude critique. Néanmoins je le parcours rapidement, et il me laisse de nobles impressions. Pour mieux dire, je le lis comme un bréviaire, par dévotion plus que pour mon instruction. Les nuits sont déjà plus hâtives, et donnent du loisir pour lire et pour écrire.

Dieu soit loué ! Combien je retrouve de charmes à tout ce que j'aimai dès ma jeunesse ! Combien je me félicite d'oser revenir aux écrivains de l'antiquité ! Car, j'ose le dire maintenant, j'ose avouer ma maladie et ma folie : depuis quelques années, je ne pouvais plus jeter les yeux sur aucun auteur latin, considérer aucune chose qui me rappelât l'Italie. Si cela m'arrivait par hasard, j'en souffrais cruellement. Herder me reprochait souvent, avec raillerie, d'apprendre tout mon latin dans Spinoza. Il avait observé que je ne lisais pas d'autre livre latin. Mais il ne savait pas à quel point je devais me garder des anciens, et que ces généralités abstruses n'étaient qu'un refuge pour mon angoisse. Naguère encore, la traduction des *Satires* par Wieland m'a rendu extrêmement malheureux : j'en avais à peine lu deux que j'étais hors de moi. Si je n'avais pris la résolution que j'exécute maintenant, j'étais un homme perdu ; tant le

désir de voir ces choses de mes yeux était arrivé dans mon cœur à sa maturité. La connaissance historique m'est inutile : les choses n'étaient qu'à deux pas de moi, mais j'en étais séparé par un mur impénétrable. Aussi ne me semble-t-il pas que je vois les choses pour la première fois, mais que je les revois. Je suis depuis bien peu de temps à Venise, et je me suis suffisamment identifié avec la vie vénitienne, et, si l'idée que j'en emporte est incomplète, je sais qu'elle est parfaitement claire et fidèle.

Venise, 14 octobre 1786, deux heures après minuit.

Dans les derniers moments de mon séjour en cette ville, car je vais m'embarquer sur le coche pour Ferrare. Je quitte Venise volontiers : car, pour demeurer avec plaisir et profit, je devrais faire d'autres courses, qui sont hors de mon plan. D'ailleurs chacun quitte Venise maintenant, et va chercher ses jardins et ses possessions en terre ferme. Cependant j'ai fait un bon chargement, et j'emporte avec moi la riche et merveilleuse et unique image.

DE FERRARE JUSQU'A ROME.

16 octobre 1786, le matin, sur le vaisseau.

Mes compagnons de voyage, hommes et femmes, gens tout à fait acceptables et naturels, dorment tous encore dans la cabine. Pour moi, enveloppé dans mon manteau, j'ai passé ces deux nuits sur le pont. On ne sent la fraîcheur que vers le matin. Je suis véritablement entré dans le quarante-cinquième degré de latitude, et je répète mon vieux refrain : Je laisserais tout aux habitants de ce pays, si je pouvais seulement, comme Didon, embrasser avec des courroies autant de leur climat qu'il en faudrait pour en ceindre nos demeures. Car c'est une autre existence. Le trajet, par un temps superbe, a été très-agréable ; les perspectives, les aspects, sont fort simples, mais gracieux. Le Pô, fleuve amical, coule ici à travers de grandes plaines ; on ne voit que ses rives buissonneuses et boisées, aucuns lointains. Ici, comme sur l'Adige, j'ai vu des constructions absurdes, qui sont puériles et nuisibles, comme celles qu'on voit sur la Saale.

Ferrare, 16 octobre 1786, de nuit.

Arrivé ce matin à sept heures, de notre cadran, je me prépare à partir demain. Pour la première fois, je suis surpris d'une sorte de déplaisir, dans cette ville grande et belle, plate, dépeuplée. Autrefois une cour brillante animait ces rues ; ici demeurèrent, l'Arioste, mécontent, le Tasse, malheureux. Et nous croyons nous édifier en visitant ce séjour ! Le tombeau de l'Arioste contient beaucoup de marbre mal distribué. Au lieu de la prison du Tasse, on montre un bûcher, une charbonnière, où assurément il ne fut jamais enfermé. Dans la maison même, à peine quelqu'un sait-il encore ce qu'on veut. Ils finissent par se raviser en faveur du pourboire. Cela me fait souvenir de la tache d'encre du Dr Luther, que le châtelain renouvelle de temps en temps. La plupart des voyageurs tiennent du compagnon, et s'enquièreient volontiers de ces signes caractéristiques. J'étais devenu tout chagrin, en sorte que j'ai pris peu d'intérêt à un bel institut académique, fondé et enrichi par un cardinal originaire de Ferrare. Cependant je me suis arrêté avec plaisir dans la cour devant quelques monuments antiques. Ensuite j'ai été égayé par une bonne idée d'un peintre. Jean-Baptiste est en présence d'Hérode et d'Hérodias. Le prophète, dans son costume sauvage, désigne la dame d'un geste violent. Elle regarde avec un calme parfait le prince assis auprès d'elle, et le prince regarde l'enthousiaste d'un air sage et tranquille. Devant le roi est un chien blanc, de grandeur moyenne ; sous la robe d'Hérodias, se montre un petit bichon : tous deux aboient le prophète. Voilà qui me semble heureusement imaginé.

Cento, 17 octobre, au soir.

J'écris de la ville natale du Guerchin dans de meilleures dispositions qu'hier. Mais aussi la situation est bien différente. Une gracieuse petite ville, de cinq mille habitants environ, bien bâtie, industrielle, vivante, propre, dans une plaine immense et fertile. Suivant mon habitude, je suis monté d'abord au clocher. Une mer de peupliers, entre lesquels on aperçoit, dans le voisinage, de petites fermes, chacune entourée de son champ. Un sol riche, un doux climat. C'était une soirée d'automne comme